

BillKiss* I O Mcezo* 24.25.26

« Je suis blanc et je vous merde »

À Moroni, Gaucel, un blanc, se fait cueillir à la Rose Noire - une boîte de nuit - par les forces de l'ordre. On l'accuse d'être un espion à la botte de la France. Dans ce pays où les intrigues se tissent au rythme de la rumeur, les nuances de gris achèvent de tout emmêler, derrière les murs sombres du commissariat. Ils sont six à y tutoyer l'improbable récit d'un coup d'État, au lever du jour. Six à rompre avec la routine du colonisé dans toute sa démesure. Mais qui peut dire qui est qui derrière le masque de chacun de ces protagonistes ?



Une création de la Compagnie BillKiss* I O Mcezo* **Production** BillKiss*. **Co production** Washko Ink. / Les Francophonies I Des écritures à la scène / Tropiques Atrium - Scène nationale / Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val-de-Marne. **En partenariat avec** l'Auditorium Sophie Dessus, ville d'Uzerche. **Avec le soutien de** la Chartreuse Lez Avignon - Centre national des écritures du spectacle vivant, du Ministère de la Culture Drac Île-de-France, du Fonds d'aide aux échanges culturels et artistiques pour l'Outre- Mer (FEAC), de l'Institut Français dans le cadre du programme « Des mots à la scène », de l'ONDA - Office national de diffusion artistique. ***Je suis blanc et je vous merde*** de Soeuf Elbadawi est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques ARTCENA et du prix international ex aequo 2023.24 du Comité de lecture Quartier des Autrices et des Auteurs (QD2A), accueilli au Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN du Val-de-Marne. **Le texte** est disponible aux éditions Passage(s), coll. « Quartiers intranquilles ». **Avec** Yaya Mbilé Bitang, Dédé Duguet, Philippe Richard, Diariétou Keita, Fargass Assandé, Soeuf Elbadawi **Mise en scène** Soeuf Elbadawi **Scénographie et costumes** Margot Clavières **Conception et construction décor** Benoît Laurent **Régie générale et lumières** Matthieu Bassahon **Création son et régie** Maxime Imbert.

Histoire Fondée à Moroni en 2008, installée à Paris, résidente trois ans à Uzerche (Corrèze), BillKiss* I O Mcezo* est une compagnie de théâtre. *Je suis blanc et je vous merde* a été créé au festival Les Zébrures d'Automne à Limoges en octobre 2025.





Blanc n'est pas que blanc.
La couleur n'est parfois qu'un leurre.

Dans une relation absurde.
À situer entre le Nord et le Sud.

La mémoire coloniale connaît parfois des ratés. Cela dépend de qui accuse, de qui en parle et à quelles fins. Je me dis que si je demandais aux victimes les plus anciennes de cette histoire de se lever pour faire face, une dernière fois, à l'adversité, ne serait-ce que par refus du discours binaire, l'histoire nous mènerait ailleurs.

Aux Comores, les gardiens de la trace, finissent, ces jours-ci, au cimetière, sans avoir eu le temps de négocier ce qu'ils lèguent aux plus jeunes, qui, eux, ne savent que dire face au réel, devenu inextricable. Les ambiguïtés de l'époque ramènent à la dure réalité d'une entreprise de domination, où le mensonge est le seul moteur de la relation.

Toute une génération – la mienne – a grandi avec l'idée du pays des blancs qui dévaste tout sur son passage. En même temps, nous n'avons jamais su pourquoi les Anciens tenaient tellement à faire la nuance entre le « blanc » et le « blanc » dans cette longue histoire _ une équation complexe, au sein de laquelle il est principalement question d'humanité réduite.

Il n'a jamais été évident pour nous d'établir un état des lieux, clair et concis. On bugge toujours à la question de savoir qui blâmer, qui défendre. Avec cette création, je cherche comme toujours à dresser le récit d'un pays déconstruit. Sauf qu'après ce travail - et je n'en doute pas - se poseront de nouvelles interrogations. Car les derniers spectres de la fabrique coloniale continuent à mugir en nous.

Nous nous retrouvons ainsi à promener notre colonialité, là où on s'y attend le moins.

Pour me dédouaner quelque peu la conscience, je fais des phrases. Je dis souvent que blanc n'est pas blanc, mais que blanc reste blanc, et même si noir paraît blanc à son tour, blanc n'est que blanc au final. Soit donc un fantôme parmi d'autres, dont il faut se saisir à pleines mains, pour être ca-

pable de le dépasser, de tracer une autre courbe dans la perspective.

Cet objet que je cherche à (dé)nouer sur un plateau, comme on se débarrasserait d'un mauvais sort, est une des variations possibles du malaise d'avoir à grandir en pays conquis. Comment le partager dans un monde où la complexification de la relation exige de tempérer ses ardeurs et de gérer les angles morts du passé commun ? Le théâtre permet de transcender le réel, certes. Mais quelle est cette blancheur derrière laquelle se cache nos fêlures ?

Grâce à ce projet, je pars à la recherche de mon blanc. Une ombre après laquelle je cours depuis un certain temps. Je n'ai nul besoin de l'inventer pour faire sens. Les faits sont têtus. Ils résonnent, nous surprennent, nous perturbent. Reste à savoir s'il est possible de passer la barrière des non-dits et du déni à cet endroit précis de la représentation. Est-on capable de cheminer vers un ailleurs où les histoires de chacun parviennent à briser ce mur de silence, que l'on conjugue tous sous ce maudit label dit de la Françafrique ? Autant de choses qui, chez nous, se règlent à coup d'évitement(s) d'ordinaire...

Les scènes se passent à l'intérieur d'un commissariat, comme pour un huis-clos. On travaille à amener les ombres traversant ce lieu à la lumière du monde. Dans l'idée de trouver une résolution aux conflits intérieurs, qui pourrissent nos vies. En arrière-plan, le son rejoint le désir de figurer un pays et sa rumeur. À la question de savoir si je questionne ces ombres au plateau pour m'opposer à un ordre établi, je réponds que non ! Ce serait trop facile, alors que je ne fais que réparer un oubli, lequel oubli permettra, peut-être, de renverser la tendance, en nuancant le propos, sur la dure condition qui nous est faite à tous. Il est un verset du Coran qui revient en permanence dans le texte : wa kul'jaa lhaqqu wa zahaqa l'batwil/inna l'batwila ka'na zahuqa. Que mensonges se taise, quand vérité se fait jour. Qui irait dire le contraire ?

Soeuf Elbadawi

Derrière les mots



Une histoire d'enfumage diligentée par les autorités françaises dans la capitale comorienne. Une embrouille de haute voltige. Gaucel, un blanc, se fait embarquer un soir à la Rose, une boîte de nuit. La police le suspecte du pire. Elle pense qu'il est l'espion qui ne dit pas son nom...

Au commissariat central, on le cuisine, durant des heures. L'inspecteur Odra, qui fait du zèle, s' imagine traquer les fantômes portant son trauma colonial. Son père, qui a fait la guerre d'Algérie, n'en est pas revenu, ne l'a pas vu grandir. Odra en a gardé l'amertume de ceux qui n'ont reçu qu'une moitié d'histoire pour seul viatique. La France coloniale n'a rien d'un cadeau à ses yeux.

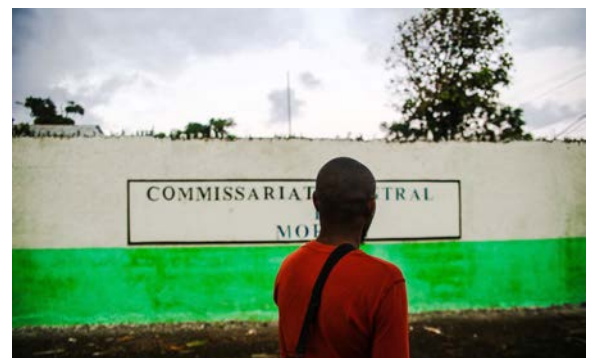
Dans une cellule, Nkaro, un homme, rescapé de l'enfer des mercenaires (Denard), tisse une parole à énigmes, dont le fin mot noie la métaphore du blanc et du noir dans le gris de l'aube. Plus tard arrive le commissaire Tshapa, une caricature de marionnette à double fond. Un homme qui a vendu son âme à l'adversité, ne sachant plus pour qui il œuvre, désormais.

Apparaît Disco. Djamila Disco ! Une femme au destin trouble. Née sur le Continent, quelque part en Afrique de l'Ouest, elle a débarqué à Moroni, à la recherche d'un père improbable que le destin a fait disparaître. Devenue prostituée, elle tourne le dos aux promesses de son protecteur – le commissaire – pour tenter sa chance avec Gaucel, le blanc en cellule.

Enfin, se découvre la main ferme de Marie-Madeleine, première conseillère à l'ambassade de France, place de Strasbourg. Une femme, qui, dans l'arrière-cour, sert à faire et défaire les nœuds d'une diplomatie au souffre bien trempé. Le texte fait tonner les démons de la Françafrique dans une métaphore de prison archipélique à ciel ouvert.

Les Comores sont l'un des secrets les mieux gardés de la de la République française sous ces tropiques indianocéanes.

Avec des histoires qui n'en finissent pas de surprendre. De Paris à « Mayotte la française », en passant par la partie prétendument indépendante de l'archipel, les enjeux restent militaires, économiques, politiques. Un drame de feuilleton néo-colonial, qui perdure...



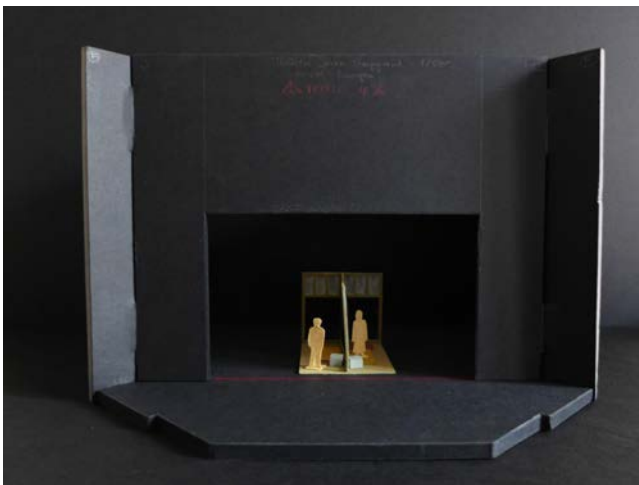
La scénographie



« Deux cellules dans un Commissariat de Moroni. Deux hommes enfermés et séparés par un mur en tulle plus ou moins opaque et transparent au fil du spectacle. Des nattes au sol pour dormir, deux tabourets, un tapis de prière. Le décor pivote et montre l'une ou l'autre des cellules au premier plan. Derrière le tulle, ombres et fantômes du second détenu. Ils se parlent sans se voir. Si le décor tourne totalement, il fait apparaître le mur opaque du Commissariat avec une verrière en hauteur. Les détenus ne sont plus visibles et nous sommes dans le bureau calme et à part du Commissaire. Plus de transparence dans le tulle, un mobilier différent et nous sommes dans le bureau de l'Inspecteur, moins isolé et au sein de l'agitation. »

« Le décor, avec sa tournette et ses parois en tulle, permet de changer de point de vue sur l'architecture unique d'un Commissariat aux Comores et de varier les atmosphères plus ou moins mystérieuses, lisibles ou troubles ». »

Margot Clavières



L'équipe



Soeuf Elbadawi

Né à Moroni, Soeuf Elbadawi vit entre la France et les Comores, où il a fondé sa compagnie - O Mcezo* I BillKiss* - il y a plus de quinze ans. Ancien journaliste, il a longtemps œuvré à Radio France Internationale et au sein de la revue *Africultures*, avant de se consacrer au théâtre. Elève de Michel Charles (Rue Blanche), se réclamant d'un théâtre citoyen, il a été l'un des artisans de la scène comorienne de la fin des années 1980. Auteur, il a écrit entre autres *Moroni Blues/ Chap. II* (Bilk & Soul), prix Isesco (« Moroni capitale culturelle du monde islamique ») et *Un dhikri pour nos morts la rage entre les dents* (Vents d'Ailleurs), prix littéraire des lycéens, apprentis et stagiaires de la région Ile-de-France, édition 2014. *Je suis blanc et je vous merde* (Passage(s), 50 ans (Quatre Étoiles) et *Obsession(s) Remix* (Komedit) sont ses derniers textes. *Je suis blanc et je vous merde* a vu le jour aux Zébrures d'Automne 2024.

Créations

- 2024 *Je suis blanc et je vous merde*, Zébrures d'Automne (Corrèze & Limousin)
- 2022 *Obsession(s) Remix*, Auditorium Sophie Dessus à Uzerche (Corrèze)
- 2018 *Obsession(s)* au Théâtre Antoine Vitez à Ivry sur Seine (Ile de France)
- 2014 *Obsessions de lune I Idumbio IV*, aux Francophonies (Limousin)
- 2011 *Un dhikri pour nos morts*, créé aux Comores, à la Réunion, en France
- 2011 *Moroni Blues* à Bellac, pour le festival des Francophonies (Limousin)
- 2010 *Pica la manga kalina udowo/ L'image de l'Ailleurs ne se vit pas dans le miroir*, à Marseille, aux Rencontres à l'Echelle
- 2008 *La fanfare des fous*, à Moroni, aux Comores
- 2006 *Abdel K.* au Palais du peuple, à Moroni
- 2003 *Esprit de transhumance*, au Théâtre de l'Opprimé, à Paris

En collaboration

- 2015 *Banalités d'usage Un musulman de moins*, in *Après la peur* d'Armel Roussel/Cie [e]topia2 (Belgique).
- 2013 *Agoraphobia* de Lotte Van Den Berg (Cie OMSK), texte de Rob de Graf (Pays-Bas).
- 2008 *Moroni Blues/ une rêverie à quatre* dans une mise en scène de Robin Frédéric (Les Bambous, La Réunion)

Matthieu Bassahon

Entré dans le monde du spectacle par la porte des arts de la rue en 1998, il travaille comme créateur lumière et régisseur général tour à tour avec la Cie Korbokiri, Xavier Mortimer, la Cie du Courcirkoui, le Cirque Plein d'Air, la Cie Les Indiscrets, la Cie Pirate, la Cie Nofératu, la Cie de l'Âne à Ailes, Soeuf Elbadawi, la Compagnie O'Navio, le Méthylène théâtre, Le petit théâtre Dakoté, La Compagnie Les Involtes (qu'il co fonde avec Mathilde Defromont)...

Il se définit comme collaborateur artistique car la/les casquettes qu'il va enfiler changent d'un projet à l'autre. Suivant les envies, les idées, les besoins. Depuis 2015, il intervient principalement comme créateur lumière, marionnettiste (construction et manipulation), comédien, regard extérieur/ direction d'acteurs ou musicien au sein de nombreuses compagnies. Il se formera en construction de marionnettes avec Eduardo Felix et Natacha Belova, et en langage marionnettique avec Jean Claude Leportier de la Compagnie Coatimundi et Nicole Mossoux. Il construit, interprète, écrit et met en scène.



Margot Clavières

Après avoir été formée à l'école Duperré, Margot collabore pendant sept ans avec Macha Makeïeff au théâtre de La Criée. Elle est assistante scénographie et accessoires pour *Les Apaches*, *Ali Baba*, *Trissotin*, *La Fuite* et *Chérubin*, joués aux théâtres de La Criée, TGP, Chaillot, au TNP, aux Nuits de Fourvière, à l'Opéra de Montpellier et en tournée française et chinoise. Elle est assistante à la mise en scène pour *Les Âmes Offensées*, *Odessa*, *Péché Mignon* et *J'aime les Panoramas*, joués aux Musées du Quai Branly, Mucem, Fondation Cartier, aux théâtres national de Nice, Liberté Toulon et en tournée. Elle a aussi réalisé les maquettes du décor de *Karamazov*, mis en scène par Jean Bellorini pour le Festival d'Avignon IN 2016.

Depuis 2017, Margot crée les scénographies des metteurs en scène Geoffroy Rondeau, Gaëlle Hermant, Soeuf Elbadawi, Cindy Rodrigues et Mbembo. Les spectacles *L'Âme Humaine sous le socialisme*, *Le Monde dans un instant*, *Obsession(s)*, *Barbe Bleue*, *Le Chat Botté* et *Danse « Delhi »* ont joué aux théâtres de La Criée, TGP, Studio théâtre d'Alfortville, Antoine Vitez d'Ivry, Tarmac et en tournée. En 2020, elle est assistante mise en scène de Tatiana Vialle pour *Exécuteur 14* au théâtre du Rond Point. Pour 2024, Margot signe la scénographie de *Je suis blanc et je vous merde* de Soeuf Elbadawi et poursuit sa collaboration avec l'ensemble Matheus et Sylvain Maurice.



Maxime Imbert

Depuis une quinzaine d'années, Maxime Imbert explore l'émotion et la narration sur les planches théâtrales à travers l'art sonore. Après avoir exploré les arcanes du cinéma au sein du SATIS, sa curiosité l'a naturellement conduit vers le théâtre, où il s'est épanoui en tant que réalisateur sonore au sein de la compagnie Malandro (direction Omar Porras).

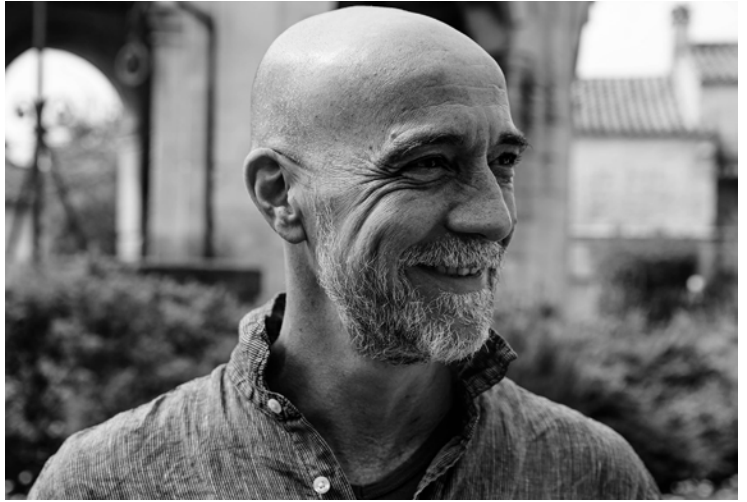
Sa trajectoire l'a également conduit à collaborer avec des metteurs en scène renommés tels que Jean-Pierre Vincent, Jean-Louis Martinelli, Charles Berling, Mélanie Laurent, et bien d'autres encore. Parallèlement à ces collaborations, il travaille dans la région PACA au sein d'institution théâtrale comme le Théâtre Liberté, le Théâtre du Gymnase, la Criée, et au prestigieux Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence.

Engagé dans la diffusion de l'art et de la culture, Maxime Imbert participe activement à l'association ZIK'AGGLO, où il anime des ateliers artistiques participatifs et conçoit des projets d'installations interactives engageantes dans la région de Marseille.

Depuis 2021, il transmet son savoir et son expérience en enseignant la régie et la réalisation sonore au sein du Dnmade Régie Spectacle Vivant de Marseille, contribuant ainsi à former la prochaine génération de professionnels dans le domaine du spectacle vivant.

Philippe Richard

Comédien, marionnettiste, accordéoniste, Formé à l'ENSATT (Rue Blanche), il joue sous la direction de Bérangère Vantuso (*L'institut Benjamenta*) Cie 3630, de Philippe Genty (*Dédale, Boliloc, Le Concert Incroyable, Zigmund Folies*), Laurent Fraunié (*Moouooooooooonstres*) collectif Label Brut, Jacques Bonnaffé (*Comme des Malades, Sauvez les apparences, Le Banquet du Faisan*), Eric Petitjean (*La Tache de Mariotte, Hélène et Félix*), François Rancillac (*La Folle de Chaillot*), Yann Dacosta et la compagnie du Chatfoin (*Le Village en flammes*), Sanda Herzic, Simone Amouyal, René Cheneaux, Jacques Dor, Claire Lemichel, Patrick Wessel, Catherine Gandoie, Soeuf Elbadawi (Cie BillKiss* I O Mcezo*).
Il joue de l'accordéon.



Yaya Mbilé Bitang

Titulaire d'une licence en Arts du Spectacle obtenue à l'Université de Yaoundé, comédienne et metteuse en scène, Yaya Mbilé Bitang, camerounaise, fait partie des figures majeures de la création dramatique contemporaine en Afrique. Souvent sollicitée sur les planches aussi bien en Afrique qu'en Europe, sa pratique scénique s'est étoffée sous l'influence de metteurs en scène et pédagogues de renom tels qu'Ezzedine Gannoun, Philippe Car, Jean Mingele, Edwige Ntongon, Jacobin Yarro, Frédéric Fisbach, Annie Lucas, Guy Theunissen, Fargass Assandé, Rodrigue Norman, Valérie Goma, Amadou Bourou, Christian Schiaretti, Christian Colin, Sotigui Kouyaté, Arthur Nauziciel, Alexandre Koutchevski, Aristide Tarnagda, Jean Lambertwild. Dernièrement, son talent d'interprète a pu être apprécié dans *Mon ami n'aime pas la pluie* de Paul Francesconi et dans *Stabat Mater Furiosa* de Jean-Pierre Siméon.

André « Dédé » Duguet

Originaire de Sainte-Marie aux Antilles françaises, haut lieu de la culture « bèlè », Dédé Duguet dit « misié lasous » a travaillé avec de grands maîtres martiniquais comme Eugène Mona, Ti Raoul, Jean Claude Duverger, Sonia Marc « La Sosso »... Il a reçu l'enseignement notamment de l'immense Sotigui Kouyaté. Grand défenseur du « bèlè » et de la langue créole, il a obtenu le Prix Sonny Rupaire de littérature créole avec *Rasen'la* (racines) en 1997. Il a créé le concept *Banboch résitaj* (conte en 2003), avec Elie Pennont, Jean-Claude Duverger et Joël Sorrente. Il est, avant tout, un amoureux de l'oralité, des histoires extraordinaires, des animaux fabuleux, qu'il promène à travers les festivals du monde (Bénin, Québec, Haïti, Cuba, Côte d'Ivoire...). Outre ses propres créations, il accommode à sa manière les contes traditionnels des Antilles. *Misié Lasous* se promène avec 777 sacs de paroles accrochés à son gosier avec, comme seul compagnon, sa canne que l'on nomme « Tout-Monde ». André « Dédé » Duguet collabore en tant que comédien entre autres avec Elie Pennont, José Exilis, Lydie Bétis, Cyto Cave, Christophe Luthringer, Has- sane Kouyaté...

Il rencontre Soeuf Elbadawi en 2017 sur un *shungu* (performance) et rejoint l'équipe du spectacle *Obsession(s)* à sa création en 2018.



Fargass Assandé

Comédien-metteur en scène, auteur dramatique et pédagogue ivoirien, est un autodidacte du théâtre. Enseignant à l'origine, il éprouve plus tard le besoin d'élargir son auditoire, tant les choses à dire deviennent « urgence » et besoin de « faire entendre ». Parcourant les scènes du monde, il alterne ses fonctions de comédien et de metteur en scène avant de s'engager dans l'écriture. A ce jour, ses textes et ses prises de positions font de lui un éternel rebelle à l'ordre décadent de notre monde d'abjuration et de luxure. Exilé dans l'âme, il égraine les capitales du monde avec ses angoisses et la vitalité de ses rôles contre l'ordre précaire de cette humanité perverse et gavée d'abus de toutes sortes. Fargass Assandé a collaboré durant plusieurs années avec le Centre Dramatique National de Normandie (Comédie de Caen) et a été artiste associé à la scène nationale Evreux-Louviers (France) pendant trois ans. Son talent de pédagogue est de plus en plus sollicité en Afrique et en France.

Diariétou Keita

Comédienne d'origine sénégalaise, elle fait ses débuts au Sénégal. Installée en France depuis 2002, elle travaille principalement avec Les Voix du Caméléon pendant une dizaine d'années, avant d'être sollicitée par d'autres metteurs en scène, dont Dieudonné Niangouna (la cie Les Bruits de la Rue), qui l'a fait jouer dans plusieurs de ses spectacles: *Shéda* (Avignon In, 2013), *Antoine m'a vendu son destin/ Sony chez les chiens* (2017) et *Portrait Désir* (2022).





BillKiss* I O Mcezo*

Association de deux structures, toutes deux fondées en 2008, l'une en France pour accompagner et produire des projets artistiques et culturels à caractère pluridisciplinaire, l'autre aux Comores pour développer le travail théâtral de Soeuf Elbadawi, auteur, comédien et metteur en scène. L'une a toujours représenté l'autre à l'international. Ce qui explique leur fusion récente en une seule structure, basée à Paris. La compagnie s'appelle désormais BillKiss* I O Mcezo*, et elle est représentée administrativement par BillKiss*, qui travaille également à d'autres projets culturels, dont celui du groupe de musique Mwezi WaQ.

De ses débuts à nos jours, la compagnie BillKiss* I O Mcezo* a produit six spectacles de Soeuf Elbadawi, dont *La fanfare des fous* (2008), *Un dhikri pour nos morts* (2011) ou encore *Obsessions de lune Idumbio IV* (2014). BillKiss* - la structure d'accompagnement - a reçu le soutien de la DRAC Ile-de-France pour le précédent spectacle - *Obsession(s)* -, créé en 2018 au Théâtre Antoine Vitez, dans le cadre du festival des Théâtrales Charles Dullin, recréé en 2022 sous le titre d'*Obsession(s) Remix* à Uzerche. La compagnie BillKiss* I O Mcezo* a créé, cette année, *Je suis blanc et je vous merde*. Une coproduction, entre autres, des Zébrures (Francophonies - Des écritures à la scène, Limousin), en France.

BillKiss* a oeuvré ces dernières années en partenariat notamment avec le Festival des Francophonies en Limousin, Le Tarmac à Paris, Le Deux-Pièces Cuisine au Blanc-Mesnil, Le Rocher de Palmer, La fondation Laborie, Tropiques Atrium SN à Fort de France, Les Treize Arches à Brive la Gaillarde, L'Usine Anis Gras à Arcueil, le Théâtre Les Bambous, la salle Guy Alphon sine, le Séchoir, le CDOI à la Réunion, Confluences à Paris, Le Théâtre Saint-Gervais à Genève, le MUCEM à Marseille, le Théâtre Studio d'Alfortville, le Théâtre Antoine Vitez à Ivry-sur-Seine en partenariat avec les Théâtrales Charles Dullin, le Festival international de Brno en République Tchèque, l'Auditorium Sophie Dessus à Uzerche.

BillKiss* I O Mcezo a été soutenue par le Ministère de la culture, Drac Île de France, la région Île de France, Arcadi, le département du Val de Marne, l'OIF, l'Adami, la Spedidam, le FEAC, la CITF et par la fondation du Prince Claus pour son travail autour des créations de Soeuf Elbadawi. Accueillie par la Mairie d'Uzerche en Corrèze pour un travail de territoire sur 3 ans (21-24), la compagnie y expérimente une poétique citoyenne, au sein de laquelle le théâtre est amené à répondre à la nécessité du « nous ». Il y est question de la fabrique des communs. Une expérience notamment soutenue par la Drac Nouvelle-Aquitaine.

BillKiss* I O Mcezo* fait partie d'une dynamique, rassemblant plusieurs structures : www.shungu21.com.

Contacts : billKiss@orange.fr - Gwénola Bastide +33 - 673094536

presse

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Retour de Francophonies : à Limoges, des écritures contre le silence - 11 octobre 2024

Inverser les pôles, c'est ce qu'il se passe dans *Je suis blanc et je vous merde* de l'auteur, metteur en scène et acteur comorien Soeuf Elbadawi. À Moroni, aux Comores, un Européen se fait coffrer au sortir d'une boîte de nuit. Sur fond de tentative de coup d'État, on le soupçonne d'espionnage. Dans une ambiance de film noir posée avec une certaine élégance par l'artiste, le Blanc, croupissant au fond de sa geôle, se voit assailli de questions suspicieuses et volontiers incriminantes. Ses protestations n'y font rien : l'enquête patine, mais laisse place à une valse d'identités et de pouvoir, ou plutôt d'identités définies par pouvoir. Le « blanc » n'est pas toujours celui que l'on croit, une fois que l'on comprend, éclairés par un texte à double fond, que la plus claire des couleurs désigne avant tout un moteur de domination, qu'elle est le marqueur historique de celui qui détient et exerce la violence. Dans cette mise en scène bien menée et portée par des acteurs au diapason, une véritable apparition a lieu : la comédienne limougeaude Yaya Mbilé Bitang en « femme à blancs » aux robes bariolées et au caractère bien trempé. Chacune de ses apparitions, à la fois très drôles et teintées de gravité, retourne le plateau et réveille la salle. C'est une illumination théâtrale et on espère voir la Camerounaise d'origine, vue notamment chez Jean Lambert-Wild encore de nombreuses fois sur les planches.

Samuel Gleyze-Esteban – Envoyé spécial à Limoges



Yaya Mbilé Bitang dans *Je suis blanc et je vous merde* de Soeuf Elbadawi ©Christophe Pean

Blancs aux Comores : Qui ne l'est pas (à huis clos)?

article paru sur le site du Muzdalifa House le 07 octobre 2024

Création de *Je suis blanc et je vous merde* de Soeuf Elbadawi (Cie BillKiss* I O Mcezo*) aux Zébrures d'Automne (Limousin). L'intrigue – un blanc arrêté pour espionnage à Moroni, à quelques heures d'un putsch – revisite l'histoire comorienne des cinquante dernières années. Une pièce intelligente, drôle et exigeante.

L'histoire évoque une embrouille. Une embrouille, comme seule savent la fabriquer les puissances dominantes en territoire conquis. *Je suis blanc et je vous merde* n'est pas un exercice de colorisme. La pièce déconstruit des schèmes, afin de faire ressortir les enjeux d'une relation politique mouvementée. L'expérience coloniale dans l'archipel des Comores induit une perspective, ô combien malaisante, au sein de laquelle il est question de manipulation à ciel ouvert d'une nation plus grande sur une plus petite. L'État français vs l'Union des Comores, avec Mayotte au centre.



Deux cent ans d'histoire digérés en une heure trente de spectacle, cinquante années de soubresauts Nord-Sud compulsés à huis clos, un récit plus que captivant d'une colonie singulière, qui arrive à point nommé, à l'heure où certains États d'Afrique se lancent dans le questionnement de leur souveraineté, induisant un autre rapport au monde. Aux Comores, le processus de décolonisation s'est laissé noyer, dès le départ, par un travail de dislocation archipélique^[1], dans lequel il paraît difficile à certains de revenir sur le passé, alors même que s'y trouvent regroupées les raisons de la situation actuelle. Les institutions au pouvoir, toutes issues des rapports incestueux que la France entretient dans cette zone oubliée, y cultivent sciemment les embrouilles.

Je suis blanc et je vous merde part d'un postulat simple. Un français, « blanc » se fait serrer dans un commissariat à Moroni. On le suspecte d'espionnage. Un scénario maintes fois arrivé depuis l'indépendance. La pièce figure la réalité d'un pays où le citoyen est pris en étau dans une relation anxiogène avec l'ancienne puissance coloniale. « À force, on ne voit plus que du blanc, partout, dans ces îles » s'exclame un personnage. « Mais combien savent-ils que cette blancheur reste la couleur de nos deuils ? » dit-il encore. « La logique voudrait qu'il demeure un projet, tout au long de notre existence ». De fait, le texte s'attaque à un narratif établi. Où comment l'histoire parvient à transformer le noir américain en blanc dans l'archipel...



Historiquement, les Comores se situent au croisement de peuples, de cultures et d'imaginaires, tous nés du Divers. On peut donc y admettre que *za munu munu, tsiza mula mula*. Que ce qui est d'ici ne peut être de là-bas, d'autant que les six personnages de *Je suis blanc*... se trimballent chacun avec un blanc dans la tête, qui ne colle pas avec celui du voisin. Leur lecture du monde est perturbée, à l'image de Nkaro, qui tente désespérément de retrouver le sens du rituel, en remplaçant son tapis de prière, avant d'avouer ses limites en religion, qu'il déduit de son annônement du Coran, et non de sa bonne connaissance de l'arabe : « les mots ne disent pas toujours ce que l'on entend ». Les Comores sont un pays musulman, mais la toge n'y fait pas l'imam. Et pareil ! il est normal d'y avoir autant de visions du « blanc » que de personnages dépareillés ou abîmés. Ce qui n'empêche pas l'auteur de tisser une toile, qui, elle, rend compte de la manipulation en cours.

Le pays n'en est pas à sa première tentative de coup d'État. Mais on en rigolerait presque, en écoutant Djamilia Disco

(excellente Yaya Mbilé-Bitang) comparer le motif répété du putsch au coup porté à son fourbe de commissaire – un protecteur supposé – avec l'avènement du blanc (Gaucel) dans le paysage. Ce dernier, campé par Philippe Richard, fait écho au propos de Disco, sa maîtresse. « *Vous n'aimez pas la France, dit-il à l'inspecteur, mais vous la laissez faire ce qu'elle veut ! Votre président, vos ministres, vos directeurs, qui décide pour eux ? Ils attendent tous un appel de Paris pour vomir leurs promesses en public. Mayotte... Ici... je ne vois pas tellement la différence. Vous êtes pareils ! Le même maître, partout ! Vous n'avez juste pas le bon passeport* ». Le texte est truffé de punchlines, promène le spectateur dans des dialogues qui, sans cesse, se répondent, avant que la première conseillère – une femme noire (?) au service de la République – ne vienne siffler la fin de la partie. Il y a de quoi boire la tasse pour le spectateur, d'autant qu'on reparle de la « *piscine* » _ le petit nom donné aux services secrets situés géographiquement à Paris.



Dans *Je suis blanc et je vous merde*, le spectateur peine à s'endormir. Comme on dit aux Comores, *ya pvenya halatsa*. Qui cligne de l'œil ne s'entraîne pas à s'étrangler dirait l'adage ! Une pièce intelligente, drôle, exigeante, d'un point de vue historique. Chaque détail appelant l'autre, il appartient au spectateur de relier les éléments entre eux. Qui ne sait rien de la relation entre la France et les Comores peut néanmoins se laisser embarquer par le récit inextricable du putsch, dont on ne sait s'il a eu lieu ou pas, mais qui donne des billes pour saisir l'amertume d'une expérience coloniale, telle que vécue dans ces îles, encore aujourd'hui. Un détail intéressant : la manière avec laquelle le texte s'amuse à mélanger les temporalités. On est entre les années 1970 et 2020. Un Comorien dans la salle a eu l'impression que l'histoire racontée partait d'un coup d'État commis il y a quatre ans à Moroni, alors même qu'une information ramène le spectateur à l'agression récente du président Azali Assoumani. Un de ses voisins de rangée, anciennement expatrié à Moroni, a semblé y retrouver l'affaire du Maki. Vincent Naves, un arrière-petit-fils du président français Vincent Auriol, s'était fait assassiner dans ce restau, dans les années 1990. Un troisième spectateur, ayant vécu à Mayotte, s'est interrogé sur cette histoire de kwasa, ramenant un blanc à Moroni, sachant qu'il y a encore sept ans, le président Macron avait choqué l'opinion avec sa blague maladroite sur ces petites barques : « *le kwasa-kwasa pêche peu, il amène du Comorien* » à Mayotte. Il en est même qui se sont souvenus que le premier réseau de kwasa entre Mayotte et le reste des îles avait été établi entre Mohéli, la petite île, et Mayotte par un français, issu des réseaux francoafricains.

Parler de kwasa aux Comores est parfois synonyme de tragédie. En trente ans, il y a eu beaucoup de morts à signaler entre une rive et l'autre de l'archipel, autant qu'en Méditerranée, à cause de la PAF française, devenue légendaire. La pièce de Soeuf Elbadawi paraît documentée, bourrée d'éléments, qui nécessitent parfois de maîtriser le pourquoi du comment de cette histoire de domination sous les tropiques. L'auteur : « *Je ne suis pas chercheur. Loin de moi l'idée de dispenser un cours de géopolitique. Je laisse le spectateur libre de trouver une explication à ce qui lui manque. Mais il y a à boire et à manger sur le net pour ceux qui le souhaitent. Je ne fais que mettre des fragments, les uns à côté des autres, pour qu'on n'oublie pas de nuancer le propos, s'agissant de l'expérience comorienne, souvent caricaturée dans les récits établis. Rappelez les faits avec une relative précision permet par ailleurs de les rendre plus universels, même si je pense que certains vont résister au récit, parce qu'il ne reprend pas la trame déjà connue. Mes personnages se ratent tous à l'atterrissage. Ils ont l'air désespérés et ont besoin de compassion* ». Et il y a autant de « français » qui se promènent dans la langue de l'auteur que de risques d'incompréhensions entre les protagonistes de la dite intrigue. Un verbe servi par une diversité de comédiens remarquables, exprimant la « *colonialité* » qui la traverse dans sa chair _ ils sont tous issus de la France et de la diaspora noire.

Le personnage de Djamila Disco parle dans un français qui détonne, en rapport avec ses origines continentales. La langue du commissaire Tshapa paraît soignée, à l'instar des anciens subalternes de la puissance impériale. Celle de l'inspecteur Odra (Dédé Duguet) est aussi empesée que l'histoire de son père disparu dans la guerre d'Algérie. Nkaro parle un français troublé, qui se négocie dans le shinduwantsi, cette poétique comorienne née du silence, alors que Marie-Madeleine, campée par Diariétou Keita, déjà aperçue chez Dieudonné Niangouna, se veut cinglante et très peu diplomatique. Et dans le geste et dans les mots ! Leurs imaginaires à chacun sont eux-mêmes très emmêlés. Toujours à la croisée des mondes : on est aux Comores ou on ne l'est pas ! Y compris jusqu'à cet usage de la parole de Dieu, emprunté, sans mode d'emploi, à une culture se réclamant de l'islam. Une spectatrice, s'adressant à l'auteur, lors d'un « bord plateau » : « *Je viens des Comores et vous avez raison de dire que votre pièce n'y serait pas bien accueillie. Vous tapez sur tout le monde ! Ce que vous racontez de la religion, par exemple, ne peut que déranger là-bas, sans parler de la manière dont vous brocardez le pouvoir ou les Comoriens eux-mêmes* ».



À l'origine, il y a un maître d'œuvre dans le *game*, qui embarque son monde. Mais l'histoire est volontiers emmêlée selon Soeuf Elbadawi (qui joue Nkaro), à la fois auteur et metteur en scène : *« Ainsi se nourrissent les embrouilles coloniales chez moi. Nous avons passé le cap de la victime qui chouine. Je joue dans cette pièce sur une forme d'opacité, car tant de choses qui n'ont pas été dites, ne peuvent se donner à voir, sans effort. Alors, oui, je risque de perdre certains spectateurs, rapport au narratif déjà établi. Mais c'est pour ça que le récit se doit de rester vif pour que les spectateurs comprennent à la fin que le seul risque pris est de se noyer dans la fameuse piscine, qu'évoque Gaucel. Car pour nager, il faut avoir appris à le faire. Pour comprendre cette histoire, pareil, il faut avoir potassé les fondamentaux, et ça ne fait pas toujours plaisir de se l'entendre dire, surtout lorsqu'on est soi-même pris dans le temps béni des colonies. Je reconnais qu'il y a beaucoup d'ellipses dans mon histoire. Mais je ne doute pas que le spectateur a le moyen de remettre les bons éléments au bon endroit, avec un peu d'efforts ».*

Nour El-Habib

Les représentations aux Zébrures ont eu lieu le premier octobre à Uzerche (Corrèze), où le spectacle a été créé, puis les 3 et 5 octobre 2024 à Limoges.

[1] Lire Mayotte Département colonie de Rémi Carayol, aux éditions La Fabrique, 2024.

Bilan, Les Zébrures Automne 2024, Limoges

Octobre 7, 2024

Les Trois Coups

Concert, Coup De Projecteur, Festival, Francophonie, Les Trois Coups, Nouvelle-Aquitaine, Reportage, Théâtre

On s'envole enfin pour Moroni, avec [Je suis blanc et ie vous merde](#), de **Soeuf Elbadawi**. Autre pièce politique, autre pièce à suspense où s'invite l'humour. L'auteur y remet en cause le colorisme et montre ainsi que le terme « blanc » ne se réduit pas à une question de racisation. Le propos est riche, complexe, plus que documenté au point qu'on se demande si la forme de l'essai n'aurait pas été plus adaptée. On aurait aimé que le rôle qu'incarne l'auteur, metteur en scène lui-même, soit davantage pensé en termes de théâtre.

Mais la pièce est portée par une distribution assez homogène et de haute volée: Philippe Richard (très juste), Fargass Assandé (figure d'autorité trouble d'une évidente présence) et surtout Yaya Mbilé Bitang: l'actrice apporte humanité, chair et beauté à la scène. Sa partition fait entrer l'humour, la respiration, la vie qui manquaient à des dialogues un peu rhétoriques. On y croit, on se prend de sympathie pour elle, on attend qu'elle reparaisse, et quand la pièce s'achève, c'est à elle, à sa rage, son courage, qu'on pense encore.



Je suis blanc et je vous aime

Shungu21.com le 07 octobre 2024

Aux Zébrures d'Automne, la cie BillKiss* I O Mcezo* vient de présenter sa nouvelle création. *Je suis blanc et je vous merde* de Soeuf Elbadawi raconte une banale opération d'enfumage, menée par les autorités françaises à Moroni.

Une pièce très documentée, nécessitant par moments de connaître les rapports entre les Comores et la France. Elle relate la sombre histoire d'un blanc retenu dans un commissariat à Moroni. La police le soupçonne du pire, à un moment où la rue s'inquiète sur les conséquences d'un éventuel putsch contre le pouvoir en place. Interrogatoires, fausses pistes, jeu de dupes. Rien n'est laissée au hasard, jusqu'à ce que Marie-Madeleine, la conseillère d'ambassade, se mette en tête de refermer le couvercle. Car il s'agit bien d'une embrouille...

Six personnages se retrouvent là en quête d'un « blanc ». Une occasion rare de ré-interroger les narratifs établis autour de la domination sous ces tropiques-là. L'Occident est un projet, pensait Glissant. La blancheur en est aussi un, semble croire Soeuf Elbadawi, auteur et metteur en scène, servie ici par une fabuleuse fratrie issue du Divers. Les acteurs, les techniciens, sont tous nés d'ici et d'ailleurs : français, martiniquais, camerounais, ivoirien, sénégalais ou comorien. Un prétexte tout trouvé pour renouer avec les tonalités d'une langue française, qui, sans les autres peuples, ne survivrait pas à son histoire. Primé par le jury international du QD2A au TQI, *Je suis blanc et je vous merde* devrait bientôt paraître aux éditions Passage(s) et Traverse(s), en attendant la tournée, prévue l'an prochain.



Uzerche.

Au plateau, un décor tournant sur lui-même, construit par Benoit Laurent, signé Margot Clavières, dont on avait déjà apprécié le savoir-faire dans *Obsession(s) Remix*, la précédente création de la compagnie. Un très bel objet dans lequel surnage le personnage du blanc. Les acteurs, tels poissons dans l'eau, en jouent habilement. Où l'on reparle de la « piscine », l'autre nom donné aux services secrets français, à travers cellules et prises de bec. Le travail délicat sur les lumières veille à faire apparaître les ambiguïtés de la relation coloniale. Mathieu Bassahon, fidèle collaborateur depuis une douzaine d'années, reste un excellent artisan. De la complicité et de la malice dans le geste. Arrive là aussi un compagnon de route : Maxime Imbert. Sa bande-son miracle traverse un Moroni en ébullition.

Le meilleur reste cependant cette mise en commun au plateau de tant de manières d'être, issues du Nord et du Sud. Soeuf Elbadawi affirme que son histoire, comme tout ce qui relève de la colonialité, ne peut se raconter d'un seul point de vue, le sien. Il reconnaît être le rejeton d'une expérience coloniale qui perdure, mais se persuade de la nécessité de dépasser les clivages et les certitudes, afin de mieux exprimer cette situation où le vainqueur cherche toujours à raconter son histoire, en

condamnant le vaincu à parler le langage de l'incompréhension. Quid du chasseur, dit-il, quand personne ne parle la langue du lion terrassé ? Pour rebattre les cartes, Soeuf mise sur cette diversité de trajectoires, dont s'extrait bien évidemment ses camarades comédiens, dans le but de dresser le récit des damnés.

Dans le principe de colonialité, seules les âmes défaites ou perturbées, dit-il encore, parviennent à raconter l'amertume qui les noie. *« Cette histoire, on n'a pu la défendre que parce que nous avons admis de remuer de vieux démons, en se jouant de l'opacité de nos propres histoires. Il en sort de magnifiques moments de joie, qui sont autant de vérités accumulées contre les récits établis. Pour dire « blanc » aux Comores, on use d'un mot, « mzungu », qui n'a rien d'une couleur. Il fallait le contourner pour parvenir à dire ce qui s'y trame. Si nous n'étions pas prêts à ressembler à cette communauté en conflit contre son ego perturbé, nous n'aurions pas atteint le fond caché de l'histoire. Il a fallu qu'on redessine les tracés de nos propres certitudes pour atteindre l'humanité qui s'y cache. Dans le shinduwantsi, une poétique comorienne née du silence, on dit qu'il faut creuser à même la terre pour saisir le sel de nos vies. C'est ce qu'on a essayé de faire, en plongeant à pleines mains dans cette intrigue ».*



Je suis blanc et je vous merde aux Zébrures d'Automne à Limoges.

Les six éclopés de *Je suis blanc et je vous merde* brillent de tous leurs feux. Le blanc porte un nom inspiré par un troubadour corrézien sur le retour. Gaucelm Faidit – son nom – venait d'Uzerche, où la pièce s'est créée. La compagnie BillKiss* I O Mcezo y est accueillie en résidence depuis trois ans à l'Auditorium Sophie Dessus. Le texte ne dit pas d'où il débarque le sieur Gaucel, en dehors du fait qu'il est français, debout et figé dans ses bottes. Mais la racine du mot « mzungu » (blanc) se fonde sur une certaine idée de l'étrangéité et de l'errance. Une perspective qui n'a rien d'une couleur, autour de laquelle se tisse le récit. Il y a là l'inspecteur Odra, dont le souvenir du père se perd dans la guerre d'Algérie. Il a ses doutes qui le rongent, qui lui donne parfois le visage du cerbère. Djamila Disco, dont la mère issue du Continent, a probablement rencontré le père, jadis, en colonie. Elle n'a qu'une envie : s'échapper du trou dans lequel elle se voit défaillir, grâce à son amant blanc. Nkaro, lui, est l'homme troublé, que les services secrets français (la fameuse « piscine ») ont tellement broyé qu'il a fini par ne plus savoir comment remettre son monde à l'endroit sur un tapis de prière. Il se noie, doucement, dans une fratrie fantasmatique.

Il y a là encore le commissaire. Tshapa, ex tortionnaire, commis aux basses œuvres d'un pays encore sous tutelle, fourbe par conviction et sensiblement mal blanchi jusqu'au costume. Il sera, quant à lui, rattrapé par les non-dits de son histoire au

service des « maîtres ». Il y a là, enfin, cette première conseillère d'ambassade, Marie-Madeleine, qui parvient à dénouer, dans un ultime coup de sifflet, les fils d'une entourloupe sans nom. Étrange que cette logique des maîtres, servie par l'*empowerment* d'une afro-descendante, issue du ventre de la colonie ! Dans l'islam – religion dont se réclame les Comores – on dit que Dieu est seul à pouvoir donner et reprendre à ses créatures. Sous ces tropiques insulaires, on pense que la France, elle aussi, peut se répéter dans cette « même » geste. Marie-Madeleine détient les réponses d'un imbroglio, qui commence avec l'arrestation du blanc et finit par son exfiltration hors des eaux comoriennes, dans un kwasa^[1], qui, selon l'actuel président français, n'existe que pour ramener du « Comorien » à Mayotte. Une manière pour ce dernier de nier l'histoire et les réalités de cet espace archipélifique au destin suspendu. *Je suis blanc et je vous merde* se situe ainsi loin des éternels débats sur le colorisme, induisant une toute autre lecture des événements, autour de cette relation coloniale entre deux pays, qui se déclarent amis de/ et pour toujours. La pièce aurait sans doute pu s'intituler *Je suis blanc et je vous aime...*

Mouna B.

[1] Petite embarcation en mer, qui sert à la liaison entre les îles de l'archipel des Comores.

(Théâtre)

« Je suis blanc et je vous merde » par Soeuf Elbadawi

par Georgia Velasco
10.10.2024



La pièce écrite et mise en scène par Soeuf Elbadawi est présentée aux Francophonies de Limoges à l'occasion des Zébrures d'Automne. L'intrigue traite de l'incarcération d'un homme blanc dans une prison des Comores.

Identité et colonialisme

La pièce débute dans une cellule: un homme blanc est incarcéré et interrogé par différents représentants de la justice, accusé d'être membre d'un parti révolutionnaire. Dans la cellule voisine, un homme, incarné par Soeuf Elbadawi, fait sa prière tout en interagissant avec son voisin. On comprend que l'homme blanc est accusé à tort, pris dans une toile de manigances politiques.

On suit le sort de cet homme se décider indépendamment de sa véritable implication, sur des sujets qui le dépassent. Plusieurs personnages interviennent tour à tour: d'abord un brigadier, puis son chef, et enfin un membre du gouvernement qui aura le dernier mot. Le titre, volontairement provocateur, est choisi par l'artiste activiste pour confronter les stéréotypes de domination raciale.

Une toile de la situation postcoloniale aux Comores

Un texte d'une poésie et d'une éloquence forte. Il représente le conflit intérieur à la fois dans l'écriture et la mise en scène, dont l'esthétique centrale s'articule autour de la cellule des deux hommes, séparée par un mur de papier. Il invite à une rétrospection collective sur les problématiques contemporaines des pays survivants de la colonisation, ainsi que sur le racisme institutionnalisé. L'auteur cherche à secouer son spectateur en élaborant une intrigue complexe et réaliste; le cadre se situe dans les îles des Comores, mais le propos est universel. Il s'intègre lui-même dans la pièce, participant ainsi à cette rétrospection sur le rôle de l'artiste dans l'histoire, la mémoire et la dénonciation des injustices. Soeuf Elbadawi est un artiste et activiste profondément engagé dans la défense des droits humains et la lutte contre les inégalités, notamment celles héritées du colonialisme. En tant qu'intellectuel comorien, il utilise son art, que ce soit à travers le théâtre, la poésie ou l'écriture, comme un moyen de résister aux injustices sociales et politiques. Il aborde des sujets complexes tels que la mémoire coloniale, le racisme et les relations de pouvoir entre le Nord et le Sud, en mettant en lumière les luttes des peuples marginalisés.